



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

***Destination Inde : pour une géocritique des récits de voyageurs germanophones,
1880-1930 / Aurélie Choné
éd. Honoré Champion, 2015
cote : 60.532***

Destination Inde : vaste sujet, tant sont nombreux les Occidentaux à avoir pris le sous-continent sous tutelle britannique pour but final de leurs pérégrinations ! Aurélie Choné, professeur au département d'études allemandes de l'Université de Strasbourg, limite le sujet par ce sous-titre : « *Pour une géocritique des récits de voyageurs germanophones (1880-1930)* ». Cela donne quand même 535 pages en petits caractères ! L'ouvrage constitue une vaste réflexion sur les notions de voyage, d'exotisme, de tourisme et d'« altérialité », comme on dit en ce langage des sciences humaines dont l'auteur fait grand usage. On en retiendra surtout l'étude du regard porté par les voyageurs germanophones (Allemands, Autrichiens, Suisses alémaniques) sur le colonialisme britannique à l'œuvre dans ce qui ne s'appelait pas encore l'Inde mais « les Indes ».

Parmi ceux et celles que Mme Choné a eu la bonne idée de présenter au lecteur français dans des « notices bio-bibliographiques », il y a de grands noms connus de tous – Hermann Hesse, Stefan Zweig – et aussi des personnages que seul un germaniste patenté peut situer. Tel Hans von Koenigsmarck, souv nt cité, officier de cavalerie issu d'une famille de vieille noblesse prussienne, qui séjourna en Inde quatre fois entre 1891 et 1909 ; ou Alexander Varges, lieutenant de la monarchie austro-hongroise, qui décida de traverser l'Inde à cheval en 1891 ; ou encore Margarete Lenore Selenka (1860- 1922), « zoologiste et militante qui accompagne son mari lors de ses voyages anthropologiques et s'intéresse au yoga ».

Ce qui étonne le plus dans ces pages, ce sont tous les éloges des Allemands à l'œuvre colonisatrice d'un pays qui deviendra leur ennemi en 1914. « Jusqu'à la Grande Guerre, écrit Mme Choné, les voyageurs germanophones entretiennent généralement d'excellentes relations avec les Britanniques en Inde et à Ceylan – et ce malgré les rivalités entre grandes puissances impérialistes. Ils ont en effet le sentiment d'appartenir à la même culture européennes, en particulier anglo-saxonne, et surtout à la " race blanche " d'origine germanique et non romane. Avant la Grande Guerre, les voyageurs de langue allemande (qui parlent généralement bien anglais) sont d'ailleurs fréquemment assimilés aux colons anglais par la population locale. »



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academie-outre-mer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

La Nouvelle-Delhi fut « nouvelle » plusieurs fois au fil des siècles, vu les destructions successives que lui infligèrent ses conquérants. Celle d'aujourd'hui remonte à 1911, quand le roi Georges V décida de la rebâtir et d'en refaire la capitale du *Raj*. Ce rôle avait été provisoirement dévolu à Calcutta en 1857 après la bataille qui permit aux Britanniques de vaincre définitivement la Révolte des Cipayes. La visite des lieux portant encore la trace de cette révolte, à Delhi ou à Lucknow, théâtre d'un siège mémorable, inspire généralement aux Allemands de la compassion pour les victimes britanniques de leurs anciennes recrues indigènes présentées comme un adversaire cruel et fanatisé. Le comte prussien Koenigsmarck est celui qui va le plus loin dans l'anglophilie : « J'ai assez profité de l'Inde "typique", authentique, où les images de contes de fée des 1.001 nuits se transforment malheureusement trop vite en réalité terre-à-terre répugnante. J'aspire à l'Inde anglaise. ». Nous voilà loin de notre Loti, que seule intéressait « l'Inde sans les Anglais » !

Hermann Hesse, pour sa part, qualifie les Britanniques de « colonisateurs de génie ». Le futur prix Nobel de littérature, naturalisé suisse en 1923, avait fait un voyage dans les Indes (y compris Ceylan) en 1911. Il en rapporta ce compliment ambigu : « C'est pour les Britanniques un plaisir de choix que d'assister au déclin des peuples qu'ils oppriment. Car ce déclin s'accomplit de manière extrêmement humaine, cordiale et même gaie, ce n'est pas un coup de massue, pas même une exploitation, mais une corruption aussi muette que non violente et un anéantissement moral [...] Les Allemands et les Français feraient bien pire et s'y prendraient plus sottement : l'Anglais est, d'ailleurs, le seul Européen qui, loin de chez lui, ne soit pas ridicule au milieu des indigènes. ».

Toutefois, note Mme Choné, « la conviction largement partagée par les voyageurs allemands, en particulier les aristocrates, d'une parenté entre Allemands et Aryens, les conduit bien souvent à se croire investis d'une mission particulière, unique, en Inde. ». L'avocat Wilhelm Hübbe-Schleiden, fondateur de la première société théosophique allemande en 1886, pense que son pays eût été un meilleur colonisateur que la Grande-Bretagne parce que « nous autres Allemands sommes bien plus capables de penser de l'intérieur une culture spirituelle étrangère comme la culture indienne et de la vivre de l'intérieur ». En 1914, des étudiants indiens résidant en Allemagne fondèrent un « Comité de Berlin » dans le but d'encourager la cause de l'indépendance indienne. Jusqu'en 1917, des plans furent conçus pour organiser une rébellion dans toute la colonie britannique. Ce comité était soutenu par Arthur Zimmermann, secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Seule la défaite de 1918 mettra un terme à cette prétention.

Quoique mentionné au moins une fois dans le texte, Hitler est absent du long index des noms propres. La tentation du lecteur est pourtant de rechercher dans les troublantes citations de voyageurs allemands une convergence de vues entre peuples de « race supérieure », convergence propre à expliquer que *Mein Kampf* soit un livre constamment traduit dans « la plus grande démocratie du monde ».

Jean de La Guérivière